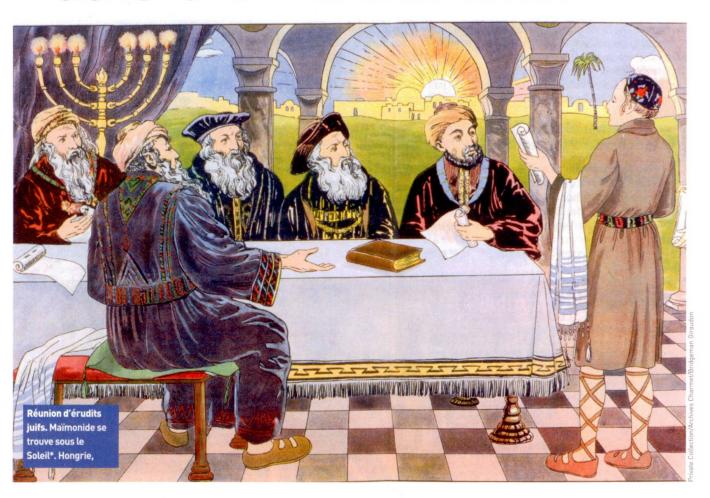
MÉDITERRANÉE

JUDAÏSME

Maïmonide achève le Mishneh Torah



Le judaïsme en exil produisit une masse phénoménale de textes. Au xIIe siècle, le philosophe Moïse Maïmonide entreprit une tâche titanesque: y mettre de l'ordre...

JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE, La Sorbonne), où il est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale. Dernier ouvrage paru: Penser le judaïsme, CNRS, 2010.

MOÏSE MAÏMONIDE (Cordoue, 1138 - Le Caire, 1204) domine de sa haute stature le long «Moyen Âge» juif, qui court de la clôture du Talmud* de Babylone vers l'an 500 à la fin du xvIIe siècle avec la publication du Traité théologico-politique de Baruch Spinoza (1670). Son œuvre marque l'apogée de la veine orientale et sépharade* de la culture juive. Cette veine est née et s'est d'abord principalement développée en terre d'Islam, en Orient, mais aussi en Afrique du Nord et en Espagne. Elle s'est nourrie aussi bien de l'antique patrimoine biblique et rabbinique que des apports théologiques, philosophiques, scientifiques, littéraires et esthétiques des héritages gréco-arabe et arabo-musulman.

Beaucoup des maîtres juifs postérieurs à Maïmonide – y compris des mysti-

ques - seront soit ses laudateurs, ses commentateurs et ses imitateurs, soit ses critiques résolus. Ses écrits, leur diffusion et leur utilisation seront de fait au cœur de violentes guerelles internes, d'abord vers 1230, puis à nouveau vers 1303, sur le principe même de la légitimité des études philosophiques et scientifiques.

Le Guide des égarés

Ce sera spécialement le cas de son Guide des égarés, achevé en 1191. Écrit en arabe mais bientôt traduit en hébreu, il est destiné à ceux que les contradictions apparentes de la philosophie et de la religion ont conduits à douter de la vérité de l'une ou de l'autre. Volontairement ambigu, ne dévoilant qu'à demi un mes-

Sciences Humaines

sage qui ne doit atteindre que ceux à qui il est destiné, cet imposant traité de philosophie et de théologie juive d'inspiration aristotélicienne, se prêtant à des lectures diverses, voire divergentes, ne pouvait en effet que susciter bien des débats.

Maïmonide n'est pourtant pas seulement l'homme du Guide. Médecin éminent. et auteur à ce titre de nombreux traités médicaux, il fut aussi un grand juriste. s'illustrant dans ce domaine notamment par la rédaction de trois œuvres de natures différentes : un Commentaire de la Mishnah*, un Livre des commandements (sur les 613 commandements fondamentaux de la Loi révélée à Israël). et un code monumental du droit juif: le Mishneh Torah.

Rédigé en hébreu, achevé en 1177-1178. ce Mishneh Torah (littéralement le «Double» de la Loi, selon une expression du

Deutéronome*) est le fruit de dix années de travail. Maïmonide a voulu en faire un outil exhaustif, ne négligeant aucune disposition légale ou rituelle instituée par le droit biblique et rabbinique ou relevant de l'usage posttalmudique, et permettant à ses lecteurs de trancher toute question légale sans avoir à se replonger dans la foisonnante et complexe littérature du Talmud et de ses interprètes.

Le Mishneh Torah est un monument. Il se compose de 14 livres, répartis en 83 sections, elles-mêmes divisées en 982 chapitres, à leur tour subdivisés en 14900 paragraphes appelés «halakhot» («rèales», «lois»). C'est une entreprise de classification rigoureuse, mais également de sélection des enseignements tenus comme faisant autorité. Il se préoccupe non seulement de questions légales et rituelles au sens strict (orthopraxie)

En Espagne, al-Andalous

Au Moyen Âge, c'est à al-Andalous, terre d'Islam en Espagne, que dialoquent les pensées juive, musulmane et chrétienne. Cette cohabitation des religions s'achève en 1492: Christophe Colomb «découvre» le Nouveau Monde, les Espagnols s'emparent de Grenade, dernier refuge de la civilisation arabo-andalouse, et la reine Isabelle Ire expulse les Juifs d'Espagne.

En héritage de cette époque, savants et universités de l'Andalousie arabe nous léquèrent médecine, algèbre, alchimie et philosophie, dont ils avaient puisé la matière chez les Grecs avant de l'enrichir. Les cultures juives, chrétiennes et musulmanes s'enrichirent de multiples échanges.

À partir du xIIe siècle, la montée des fanatismes religieux, musulmans comme chrétiens, ponctuée d'autodafés, détruisit ce que la littérature d'alors décrit comme un paradis de bibliothèques, de jardins, de palais hantés par les poètes et les hommes de science L.T.

Une culture du commentaire: l'exemple de Rashi et de ses disciples

Rashi est l'acronyme de rabbi Shelomo ben Yitzhak (maître Salomon fils d'Isaac). Né à Troyes, formé dans les académies de Mayence et de Worms, Rashi (1040-1105) fonde sa propre école dans sa ville natale. Ses œuvres exégétiques font encore aujourd'hui partie intégrante de l'éducation de base des fidèles. L'influence de ses commentaires scripturaires a d'ailleurs dépassé les limites du monde juif, atteignant via les Postillae perpetuae du franciscain Nicolas de Lyre (vers 1270-1349) les réformés et les premiers traducteurs modernes de l'Écriture.

Ses commentaires bibliques sont constitués de courtes gloses. Tout en s'appuyant sur l'héritage exégétique antérieur et puisant sélectivement aux sources traditionnelles, ils donnent aux termes expliqués le sens le plus approprié à leur contexte, comblent certains silences de la source scripturaire, visent à en restituer la cohérence. Tant dans ses commentaires bibliques que talmudiques, Rashi utilise des mots français (en fait champenois) pour expliquer à ses lecteurs des vocables hébraïques ou araméens difficiles. Ces mots «étrangers» ou «leazim», transcrits en lettres hébraïques, se comptent par milliers. Ayant trait à la vie quotidienne et aux techniques du

moment, ils appartiennent à l'archéologie du français.

L'école fondée par Rashi et son enseignement se perpétueront par ses descendants et leurs disciples jusqu'au xive siècle. Cette prestigieuse lignée d'érudits a produit des «suppléments» («tosafot») à ses commentaires talmudiques, d'où leur nom de «baalei hatosafot», «maîtres des suppléments», ou tosafistes. C'est au xIIIe siècle que l'on entreprend leur compilation dans une perspective éditoriale. Une partie seulement d'entre eux figure dans les éditions courantes du Talmud*. J.-C.A.



mais aussi de ce qui doit être tenu pour la juste croyance (orthodoxie), combinant savoir rabbinique et maints éléments de la science et de la philosophie du moment. Ne citant pas ses sources, ne précisant ni n'argumentant les motifs de ses choix, aspirant à une reconnaissance universelle qui condamnerait à terme toute autre production rabbinique à la désuétude, l'œuvre de Maïmonide ne manqua pas d'éveiller résistances et critiques, chez ses contemporains comme chez ses successeurs.

Elle n'en rappelle pas moins magistralement la centralité de la Loi – Loi écrite (biblique) et Loi orale ensemble, et considérées comme indissociables - dans toute définition traditionnelle du judaïsme. Et c'est de fait le respect rigoureux et exclusif d'un code ultérieur, le Shulhan Arukh (littéralement «La Table dressée ») du séfarade Joseph Karo (1488-1575), bientôt complété par les gloses de l'ashkénaze* Moïse Isserles (v. 1525-1572), que le judaïsme orthodoxe et ultraorthodoxe érigera en fondement de la fidélité des Juifs à leur mission.